

CE QUE GILLETTE LAISSE DERRIÈRE ELLE

(vu par ceux qui repartent)

« Une clinique soigne les patients. Une communauté de soin soutient les personnes. »

I. Ce qui reste

J'étais dans la salle de détente, celle ouverte aux patients pour le repos de l'après-midi, la cigarette, la conversation — et à nous, les accompagnants, qui attendions de ramener nos malades à la maison.

Je n'étais pas mal à l'aise, mais j'étais attentif : à la façon dont une personne devient fragile dans la maladie, souvent invalidante et sans issue, une maladie qui ne regarde l'âge de personne.

Il y avait cinq hommes et une femme, tous assis dans des fauteuils roulants. Ils se tournèrent vers moi et se mirent à me demander quel âge j'avais, quel travail je faisais, de quoi je m'occupais, quelle était ma vocation ; et enfin ils voulurent savoir ce que je pensais de certaines questions de politique et de religion, et de quelques personnalités publiques.

Leurs yeux étaient éteints, les yeux de qui n'attend plus que de voir la lumière s'éteindre. Et moi, au contraire, cette lumière, je la rallumai.

C'est ma façon d'être avec les gens : les faire sourire. Je ne suis ni un acteur ni un bouffon de clinique — seulement un homme comme tant d'autres, mais pas aussi commun que le pain.

Puis ils me demandèrent une histoire. Et ici je dois être honnête avec le lecteur : celle que je racontai n'était pas une plaisanterie convenable, et je ne l'aurais racontée nulle part ailleurs. Mais là, dans cette salle, la permission de rire de ce que la vie leur avait pris, c'était à eux de la donner, à eux-mêmes. Et ils me la demandèrent. Je la rapporte donc telle qu'elle fut, car l'édulcorer entièrement, ce serait les trahir.

Laissez-moi vous raconter — dis-je — l'histoire d'un homme en fauteuil roulant, sans bras et sans jambes, qui répondit un jour à une annonce sur un site de rencontres.

Et si quelqu'un ne sourit pas, ajoutai-je, ce n'est pas ma faute : cela voudra seulement dire qu'aujourd'hui n'est pas son jour.

Une femme très riche, d'un âge bien avancé — dans les quatre-vingts ans —, aidée par sa nièce de quarante-cinq ans, cherchait un mari. Mais après tout ce que la vie lui avait appris, elle avait des idées claires sur le genre d'homme qu'elle voulait : un homme qui ne lèverait

jamais la main, un homme qui resterait à la maison, et — disons — un homme aux proportions généreuses.

On frappa à la porte. Elle trouva devant elle cet homme en fauteuil roulant, sans bras et sans jambes, mais jeune et beau, venu se présenter pour l'annonce.

Elle lui fit passer un entretien.

Elle voulait un homme qui ne lèverait jamais la main : et il n'avait pas de bras. Premier point en sa faveur.

Elle le voulait casanier, tranquille : et il était sans jambes, dans son fauteuil. Deuxième point en sa faveur.

Et enfin elle lui dit qu'elle le voulait bien pourvu. Et lui, le plus sérieusement du monde, répondit : « Madame… et avec quoi croyez-vous que j'ai frappé à la porte ? »

À ce moment-là, les cinq hommes éclatèrent de rire, sans pouvoir s'arrêter. Mais la femme resta sérieuse, impassible. Et toute mon attention se porta sur elle.

Pour elle, je n'avais pas de seconde version, je n'avais rien préparé. Mais j'eus un éclair d'inspiration : je lui dis que, si elle le souhaitait, je lui donnerais le numéro de téléphone de ce candidat. Ses yeux s'illuminèrent, elle sourit, et elle dit : oui, oui.

Je lui avais arraché un sourire. J'avais atteint mon but. C'était tout ce qui restait de ce moment — et c'était assez.

Quand je quittai l'établissement, tout le monde me demanda quand je reviendrais, et si j'avais d'autres histoires.

II. Épilogue

Les gens croient que ce qui reste, c'est un dossier médical, une radiographie, un traitement à poursuivre à la maison, ou un numéro de téléphone griffonné à la hâte sur un bout de papier.

Ils se trompent.

Quand une personne quitte un établissement, elle n'emporte presque rien de ce qui a servi à la soigner.

Elle emporte les personnes.

Elle emporte les voix.

Les habitudes.

Les couloirs.

Les horaires.

Les visages qui, pendant des semaines, ou des mois, ont rythmé le temps de sa vie.

La médecine reste dans les archives.

La mémoire prend un autre chemin.

Et c’est de cette mémoire que je veux parler.

III. Page de l’auteur

Cette œuvre n’a pas été commandée.

Elle n’a pas été vendue.

Elle n’a pas été réalisée à des fins commerciales.

Elle a été écrite pour témoigner de la valeur de la rééducation, de la dignité humaine et de la relation entre les personnes.

La seule rétribution demandée est un dollar symbolique — non en paiement de l’œuvre, mais en témoignage d’un engagement partagé en faveur d’une culture du soin, de l’espoir et de la responsabilité.

Ferdinando